

*L'Action française*, 21 – 27 novembre 1996, n° 2451, p. 5.

**Jean-Baptiste Morvan : «Un “grand homme” au Panthéon»**

### **Malraux, classique français ?**

Les honneurs officiels et solennels rendus à Malraux nous invitent à nous interroger sur la valeur exemplaire de l'œuvre : importante, voire prestigieuse, suffit-elle pourtant à notre conscience française, à l'heure des bilans de ce siècle ?

Le transfert de Malraux au Panthéon, même pour les esprits peu sensibles à ce genre de solennité funèbre, apportera une nouvelle occasion de méditer sur nos bilans séculaires de culture, sur nos repères moraux de civilisation. Je ne crois pas qu'on puisse mettre en doute, à propos de Malraux, la qualité de grand écrivain; mais précisément, dans la mesure où ce prestige littéraire est important pour le tableau intellectuel du XX<sup>e</sup> siècle, nous sommes amenés à nous interroger sur la nature et le sens de cette importance. Malraux, auteur de premier plan, doit-il être défini comme un grand classique français ? Son œuvre est une de celles à propos desquelles nous sentons le besoin d'opérer une révision de la notion de classicisme, non pour entreprendre une critique mesquine et tatillonne, mais parce que le classicisme est une des valeurs qui constituent des critères majeurs dans l'appréciation de l'héritage que nous allons laisser.

### **Les œuvres exemplaires**

Le classicisme, dans l'acceptation ordinaire du mot et dans son sens large, qualifie les œuvres exemplaires; mais le terme même d'«exemplaire» implique, tantôt l'idée d'un témoignage essentiel sur la nature humaine, et tantôt celle d'un enseignement moral tendant à une forme doctrinale. Une image puissamment révélatrice de l'homme, un approfondissement original et hautement clairvoyant des problèmes de la destinée, peuvent bien éclairer nos conceptions morales, sans toutefois nous apporter les éléments d'une conduite. Il reste au lecteur une marge de jugement personnel légitime, et la

qualification de classique n'entraîne pas une autorité absolue. C'est en somme le problème des «maîtres»; il nous est loisible de recevoir leurs propos avec intérêt, voire avec un intérêt passionné et cependant de nous arrêter là; les «maîtres» sont parfois des informateurs précieux, mais non des guides. C'est ainsi que nous ne nous étonnons pas de voir ranger un Camus, et même un Gide ou un Sartre parmi les classiques français du XX<sup>e</sup> siècle sans pour autant leur reconnaître le rôle de directeurs de conscience. Pour Malraux, le même débat peut être ouvert; mais l'examen de son cas sera plus difficile.

### **Un classicisme antique**

On définissait autrefois le classicisme par une référence à la culture née des œuvres antiques. L'œuvre de Malraux reflète dans ses structures générales le caractère grandiose de ce classicisme-là. La Mort et le Destin sont présents dans le thème de la Guerre; même dans les évocations des conflits asiatiques et de la guerre civile espagnole, c'est une autre *Iliade* qui nous est présentée. Les angoisses de l'homme, les recours qu'il recherche, prennent dans la guerre une force tragique, et le langage qui les exprime tend vers l'expression lapidaire. Le roman est «*un moyen d'expression privilégié du tragique de l'homme*»; et s'il reprend en somme les caractères de l'épopée, il assume aussi le rôle de l'antique tragédie. Aux heures où l'homme souffre de l'absence des éléments tutélaires assurés par les sociétés ordinaires et organiques, l'expérience du combat lui fait retrouver des certitudes : «*Le courage aussi est une patrie*», pense un anarchiste dans *L'Espoir* comme à ceux du *Temps du Mépris* et de *La Condition humaine*, et Malraux évoque «*l'irréductible accusation du monde qu'est un mourant qu'on aime*». Tout se passe comme si les situations conflictuelles les plus extrêmes portaient les interrogations humaines à la limite et les réduisaient à leur plus tragique simplicité. On lit dans *L'Espoir* : «*La mort transforme la vie en destin*». Et l'obsédante présence du *fatum* est une marque constante et sensible d'une parenté intellectuelle de Malraux avec l'Antiquité.

Le style de Malraux est aussi classique, de ce point de vue, dans son inspiration esthétique, artistique. L'art est un des ressorts de sa pensée et il impose à l'œuvre un aspect sculptural, faisant songer aux stèles, aux silhouettes hiératiques de la statuaire,

antique ou asiatique. Les visages de pierre répètent les constantes interrogations sur la destinée. L'éloquence de Malraux adopte souvent le ton et le style de l'élégie funèbre, mais le pathétique tire sa force d'une éternelle inquiétude. L'auteur lui-même est un de ses personnages : il est, comme ses héros, présent par des attitudes et peut-être n'y a-t-il pas de classicisme sans la valeur suggestive des attitudes.

### **Interrogations et insatisfactions**

La Mort, le Destin, la souffrance humaine, suffisent-ils à nous suggérer une démarche spirituelle de Malraux ? On a beaucoup épilogué sur un mot de l'écrivain, retranscrit de façons diverses, et dont on se demande s'il fut réellement prononcé. Le XXI<sup>e</sup> siècle, selon le propos qu'on lui prête, devrait être «spirituel» selon les uns, «religieux» selon d'autres; «mystique», a-t-on dit encore. Quoi qu'il en soit, nous pouvons admettre qu'il y ait chez Malraux une intention, une prescience, une profitable invitation. Nous ne nous dissimulons cependant pas que l'auteur, s'il entrebâille souvent une porte sur la spiritualité, nous laisse poursuivre seuls le chemin.

Il en est de même pour la notion de patrie. Les sujets des romans se situent dans des terres lointaines; certes, à l'époque où il écrivait, les conflits régnaient en Asie et en Espagne, ce qui supposait une sorte de «mondialisme» dans l'expérience de la guerre. Et pour nombre de peuples, la grande affaire de l'humanité était la Révolution : c'est là que Malraux analysa le problème de la conduite humaine, résumée dans l'opposition des communistes et des anarchistes, l'antinomie entre le fanatisme de la discipline et le désir jaloux de sauvegarder la personnalité : «*Faire quelque chose ou être quelqu'un*». Je me refuserais à traiter Malraux, comme le fit un pamphlétaire, de «*Sous-Barrès bolcheviste*»; mais je ne serais pas aussi affirmatif que d'autres qui ont vu, dans le texte, d'ailleurs incomplet, des *Noyers de l'Altenburg*, une sorte de reconquête personnelle du nationalisme. Aucune œuvre ne peut prétendre à une perfection de la plénitude : néanmoins, nous ne pouvons nous empêcher de penser parfois que la France dans Malraux est insuffisamment présente. Aussi restons-nous indécis quand il s'agit de décider si Malraux a été un grand classique français ou un grand classique de la France. Du moins estimerons-nous qu'il serait arbitraire et décevant de le classer au nombre des

«humanistes» «politiquement corrects», que l'on exalterait pour mieux faire oublier d'autres classiques du XX<sup>e</sup> siècle, et Maurras tout le premier : la relecture de Malraux est un appel à une patiente recherche de nos nécessaires «suppléments d'âme».